Tensions entre positivismes et métaphysique des textes

Tensions between positivisms and metaphysics of texts

Georgeta Cislaru

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/8687>

DOI : 10.4000/pratiques.8687

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Georgeta Cislaru, « Tensions entre positivismes et métaphysique des textes », *Pratiques* [En ligne], 185-186 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 15 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/8687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/pratiques.8687>

Ce document a été généré automatiquement le 15 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Tensions entre positivismes et métaphysique des textes

Tensions between positivisms and metaphysics of texts

Georgeta Cislaru

- 1 Le texte, cet objet complexe, a fait couler beaucoup d'encre. Que reste-t-il à dire ou écrire ? L'excellent parcours de J.-M. Adam (2019) définissant le texte sous l'angle méthodologique et épistémologique montre une fois de plus à quel point il est malaisé de définir le texte de manière univoque, sur le modèle « le texte est [définition] ». Je ne m'aventurerai point, dans cet article, à proposer une définition du texte : j'ai choisi de suivre une sorte de parcours à mon tour, répondant par ailleurs au contrat passé avec les organisateurs de la journée d'études, G. Achard-Bayle et A. Petitjean, m'étant engagée à porter un regard « de l'extérieur » sur les publications de la revue *Pratiques* sous l'angle des approches textuelles (voir Achard-Bayle « Linguistiques textuelles et discursives »). Si je ne cerne pas pour l'instant un périmètre précis de la linguistique textuelle, c'est que les travaux auxquels je ferai référence ne se situent pas nécessairement dans son cadre épistémologique, ou alors ils invitent, parfois de manière anticipée, à redéfinir ce périmètre.
- 2 Les développements ci-dessous articuleront au gré des réflexions trois angles de vue sur le texte : celui du cadre que l'on peut cerner comme le cadre théorique et méthodologique de l'étude du texte, celui des travaux portant sur le texte et ayant été promu par la revue *Pratiques* au fil des années, et celui de quelques-uns de mes intérêts de recherche. Ces tissages s'organisent autour de trois axes de réflexion, abordant la définition du texte et des objectifs de la linguistique textuelle, le texte comme objet d'apprentissage et la textualisation comme processus de production.

La linguistique textuelle, une nouvelle zététique ?

- 3 Dans cette première section qui commence de manière quelque peu provocatrice l'objectif est de poser les difficultés que soulève la définition du texte qui, à peine cernée, ne manque d'ouvrir de nouvelles problématiques.

Pourquoi la zététique ?

- 4 La zététique est définie par l'Encyclopédie Universalis comme un terme vieilli du domaine de la philosophie (remontant au scepticisme prôné par Pyrrhon), faisant référence à une démarche sceptique de recherche, sur le principe : « nous ne savons qu'une chose : que nous ne savons rien » (Métrodore [331-277 av. J.-C.]). Si le terme est présenté comme vieilli, il bénéficie d'un nouveau souffle dans le cadre universitaire ou associatif, avec par exemple le Laboratoire de zététique de la Faculté de Sciences de Nice¹, mis en place par Henri Broch, ou l'Observatoire de zététique (Grenoble). La zététique est assumée dans ce cadre comme un art du doute, avec un double objectif scientifique (démystifier les phénomènes peu interprétables) et didactique (éduquer la pensée critique).
- 5 Pourquoi parler de zététique – qui semble de plus être cantonnée au domaine des sciences dures ou de la philosophie – dans une étude s'intéressant au texte ? Tout d'abord, le titre de l'article fait ouvertement allusion (bien que sans prétention) à un questionnement philosophique appliqué aux approches et aux représentations du texte. Ensuite, parce que le texte lui-même semble relever parfois des objets mystiques de la science. Le parcours de la littérature nous offre deux points de vue opposés sur le texte qui, pris au pied de la lettre, ne peuvent que rappeler la célèbre phrase citée en Analyse de discours, « Celui qui sauva le monde en mourant sur la croix n'a jamais existé » (voir Pêcheux, 1975, p. 88). Ainsi est-on pris entre un provocateur « le texte n'existe pas » (Hay, 1985) et le non moins provocateur, du moins pour la linguistique de l'époque, « Il y a le texte/discours [au-delà de/avec la phrase] » (Combettes & Fresson, 1975).
- 6 Quel est cet objet sur lequel on travaille, finalement ? De fait, existe-t-il et si oui, sous quelle forme et avec quelle assise épistémologique ? Car le texte se présente un peu comme l'éléphant aux six aveugles², dans la fable de la doctrine relativiste de l'Anekāntavāda : de l'extérieur ou de l'intérieur, tantôt comme une forme, tantôt comme un contenu, comme entité structurée ou comme unité de sens, etc. Toutefois, la démarche réductionniste, bien ancrée dans le terreau d'émergence du texte en tant qu'objet des sciences du langage, semble peu satisfaisante pour approcher le texte.

Vues sur le texte et engagements de la linguistique textuelle

- 7 Je propose de passer rapidement en revue quelques représentations du texte tout en retenant les enjeux théoriques et méthodologiques qui me semblent pertinents pour la suite des réflexions.
- 8 Le texte comme artefact/objet abstrait³, que l'on retrouve chez des auteurs comme J.-M. Adam (1995 [1990]) ou T. van Dijk (1984), reste une émanation structuraliste de la linguistique textuelle, jouant l'opposition langue-parole. La tension entre l'abstrait et l'empirique vient du refus ou de l'incapacité de la linguistique à intégrer dans son

champ de vision les multiples facteurs contextuels, nécessairement hétérogènes et complexes. Elle vient aussi d'un conflit de points de vue, l'un plutôt compositionnel, allant des unités minimales (les phrases) vers l'unité maximale que serait le texte, l'autre partant du discours pour y piocher des marqueurs linguistiques.

- 9 Adam (1995 [1990], p. 49) voit plutôt un « effet de texte »⁴ :

Considérant le discours humain dans sa dimension textuelle - c'est-à-dire, comme une séquence de propositions -, nous ne pouvons définir L'EFFET DE TEXTE que comme le résultat du passage de la séquence à la configuration, de la séquence textuelle comme suite linéaire d'unités linguistiques à la reconstruction de cette séquence comme un tout de sens : « intenté » chez Benveniste, « figure »-« configuration » chez P. Ricoeur.

- 10 G. Achard-Bayle (2014) discute dans le détail ce positionnement de J.-M. Adam et les enjeux disciplinaires et épistémologiques qu'il représente : ainsi permet-il de définir la linguistique textuelle comme une approche purement linguistique permettant l'étude du texte en dehors de son contexte. Ce positionnement est proche de la démarche sémiotique telle qu'exposée par A. J. Greimas (1976, p. 10) dans la revue *Pratiques* :

Le texte est sa seule réalité, [qu']il est son seul « référent » garantissant l'adéquation de ses constructions métalinguistiques. Renoncer à ce postulat consisterait à transformer la sémiotique en une sociologie des textes qui serait peut-être une discipline tout aussi légitime, mais autre.

- 11 Démarche qui vise à substituer à l'analyse de textes littéraires particuliers l'étude des phénomènes et la recherche des invariants : « Comment ne pas souhaiter alors que l'étude de textes particuliers soit remplacée par l'examen de problèmes particuliers, qu'à l'activité redondante se substitue une expansion du savoir » (*ibid.*)
- 12 Dans cette même optique, le texte est envisagé comme *objet théorique* (Achard-Bayle & Pešek, à paraître, 2020).
- 13 Le texte est également abordé comme *objet empirique*⁵, bien que dans une moindre mesure, compte tenu du conflit épistémologique évoqué plus haut. D'ailleurs, cette opposition relève d'un paradoxe, dans la mesure où la linguistique textuelle est néanmoins une discipline qui s'est dotée, au fil de ses quelques décennies d'existence, d'outils méthodologiques empiriquement documentés et efficaces.
- 14 C'est aussi en tant qu'objet empirique - ou *objet d'analyse*, plus précisément - que le texte a pu être défini comme entité structurée obéissant à des règles de cohérence et de cohésion (Halliday & Hasan, 1976). L'étude des relations anaphoriques et cataphoriques, des connecteurs, des séquences textuelles et des paragraphes peut être doublement rattachée à la vision du texte-objet théorique ou objet empirique. Dans le premier cas, ces phénomènes langagiers sont vus comme des principes d'organisation textuelle, des « faiseurs de textualité », en quelque sorte. Dans le second cas, c'est plus particulièrement sous l'angle des incohérences, et de la difficile définition de la norme textuelle, que sont envisagés ces phénomènes. C'est également à ce niveau que l'on voit intervenir de nombreux éléments hétérogènes - comme la notion de mémoire discursive (Reichler-Béguelin, 1988) ou les inférences et les connaissances sur le monde (Charolles, 2002) - susceptibles de faire éclater la bulle du texte extrait de son contexte. Ces notions sont symptomatiques des difficultés que l'on rencontre à cerner, au niveau de l'analyse linguistique du texte et de la textualité, la multitude des paramètres entrant en ligne de compte et constituant des « facteurs de textualité » (Adam, 2015).

- 15 Cependant, c'est l'effet inverse qui se produit assez massivement dans les études de la cohérence et de la cohésion, le texte étant éclipsé par l'attention portée aux différents marqueurs, en tant que traces empiriques ou en tant que faisceau de disponibilités systémiques :

Un discours n'est pas qu'une simple suite d'énoncés posés les uns à côté des autres. Il suffit d'examiner le moindre texte écrit ou la moindre transcription de l'oral pour relever toutes sortes d'expressions indiquant que tel ou tel segment doit être relié de telle ou telle façon à tel ou tel autre. L'occurrence de ces marques relationnelles contribue sans nul doute à conférer au propos une certaine cohésion ou continuité. L'analyse linguistique du discours a pour mission essentielle de décrire ces marques, à charge pour d'autres disciplines d'exploiter, le cas échéant, les données fournies par cette étude en vue d'une meilleure connaissance des phénomènes de tous ordres liés à la circulation des textes et documents dans la société.

Lorsque l'on aborde les phénomènes de discours dans cette perspective une des premières difficultés que l'on rencontre consiste à dresser un inventaire raisonné et exhaustif des différents systèmes de marques de cohésion disponibles dans une langue donnée. (Charolles, 1995, p. 125, je souligne)

- 16 Enfin, dans une optique téléologique, le texte est défini comme une *unité de sens*. C'est dans un article intitulé « Text as a Semantic Choice in Social Contexts » que M. A. K. Halliday (1977 [2009], p. 46) définit le texte en prenant des distances vis-à-vis du point de vue compositionnel : « A text, as we are interpreting it, is a semantic unit, which is not composed of sentences but realized in sentences ». Cette définition trouve un écho dans le « tout de sens » que J.-M. Adam convoque pour définir l'effet de texte (voir *supra*).
- 17 La notion d'*effet de complétude* peut également être interprétée en lien avec le principe d'unité de sens – aucun jugement de complétude ne me semble pouvoir être formulé en dehors de toute considération sémantique – même si d'autres paramètres entrent en ligne de compte :

[...] l'*effet de complétude* produit par un tout unifié et borné et le *jugement de complétude* qui en résulte comme constituant un premier critère de *textualité*, inséparable de la *généricité* qui rattache tout *texte* à un corpus de textes et à (au moins) une classe de *discours*. (Adam, 2019)

- 18 Dans la même lignée, J.-M. Adam (2011 [1999]) définit la linguistique textuelle comme « une théorie de la production (con)textuelle du sens ». Cependant, c'est la compréhension qui semble être l'aune évaluative centrale : « Il faut [...] être capable de comprendre le texte comme faisant sens dans sa globalité configurationnelle » (Adam, 1995 [1990], p. 48). De fait, c'est la réception qui est privilégiée, comme le suggère déjà le principe de « l'effet de texte », qui se manifesterait au premier abord en réception, sur l'analyste ou le destinataire⁶, proche en cela du point de vue d'U. Eco, selon lequel « un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire » (Eco, 1985, p. 66-67). Ce regard sur le texte semble assez largement partagé à la fin du xx^e siècle, comme le montre la citation ci-dessous, se situant dans le champ de l'histoire et de l'analyse du discours :

Il faut rappeler que tout texte est le produit d'une lecture, une construction de son lecteur... Conçus comme un espace ouvert aux lectures multiples, les textes (mais aussi toutes les catégories d'images) ne peuvent donc être appréhendés, ni comme des objets dont il suffirait de repérer la distribution, ni comme des entités dont la signification se dirait sur le mode de l'universel, mais pris dans le réseau contradictoire des utilisations qui les ont historiquement constitués. (R. Chartie, 1980, p. 29 cité par Guilhaumou & Lüsebrink, 1981, p. 193)

- 19 L'ancrage dans la réception peut être vu comme le résultat d'une prise en compte de la démarche interprétative, mais aussi comme le résultat d'une information plus sommaire sur la production en tant que telle, qui est traditionnellement laissée à la psychologie ou aux disciplines plus didactiques. J.-M. Adam (2011 [1999], p. 13) définit néanmoins les objectifs de la linguistique textuelle avec un double objectif réception/production :

Fournir une définition de la textualité comme ensemble d'opérations qui amènent un sujet à considérer à la production et/ou à la lecture/audition qu'une suite d'énoncés forme un tout signifiant. Sur cette base, la linguistique textuelle a l'ambition de donner des instruments de lecture des productions discursives humaines.

Une linguistique textuelle en-deçà et au-delà du texte ?

- 20 Le point de vue en production est souvent assimilé aux approches psycholinguistiques, sous l'angle du processus notamment. Mais, s'il n'est pas affiché comme prioritaire en linguistique textuelle, ce point de vue a toujours accompagné les recherches sur le texte.

À rebrousse-chemin : comment produire un texte vs l'écriture sans texte

- 21 L'introduction du n° 115-116 de la revue *Pratiques* insiste sur l'interface descriptive (cohérence textuelle, genres, relations textuelles) d'un côté, et processuelle de l'autre côté (Plane, Petitjean & Halté, 2002, p. 4). Les approches de la production configurent de nouvelles représentations du texte, pris entre normativité et fonctionnalité, dans la droite ligne de l'héritage pragueois⁷. Le texte étant souvent appréhendé en tant qu'objet écrit⁸, c'est vers des questions de littérature que ces recherches ont évolué (Privat & Kara, 2006 ; Delcambre & Lahanier-Reuter, 2012).
- 22 Ce sont les problématiques didactiques qui abritent les recherches sur la rédaction des textes⁹. Les copies d'élèves apparaissent rapidement comme des objets dignes d'intérêt et, dans une démarche de remédiation, des chercheurs se situant dans divers sillages de la linguistique textuelle abordent les problèmes de cohérence dans les textes produits par les élèves (voir Combettes & Fresson, 1975 ; Charolles, 1988a ; 1988b).
- 23 La remédiation aux incohérences des copies d'élèves et la recherche de leur spécificité dans un but didactique constitue un premier volet de ces travaux, autour de B. Combettes et M. Charolles (1986). Ce dernier dresse le constat de la modélisation théorique du produit final exclusivement, se distinguant nécessairement de la schématisation de l'activité conduisant à la production du texte. Il formule la question en termes d'écart entre connaissances théoriques et savoir-faire pratique, écart qui peut évoquer indirectement la conception du texte comme objet abstrait :

Au-delà des querelles qui opposent les partisans de tel ou tel paradigme linguistique, la question qui se pose, lorsqu'on réfléchit aux difficultés des élèves en matière d'expression écrite, est de savoir jusqu'à quel point les activités de structuration ont une incidence sur les capacités de production des élèves [...]. Cette question a une dimension psychologique dans la mesure où elle renvoie au

problème très général de l'impact des savoirs théoriques (du métacognitif) sur les pratiques — sans compter aussi le problème de la transmission de ces savoirs. (Charolles, 1986, p. 7)

- 24 La figure « à reconstruire » du destinataire apparaît comme centrale, et rappelle l'ancrage pragmatique de la démarche processuelle :

L'assignation d'un but et la représentation d'un auditoire jouent rôle considérable dans la planification, en particulier dans la sélection informations. Le but, associé à un thème, guide la recherche des données pertinentes. De même, c'est à ce niveau qu'il faut situer les opérations tendant à meilleure adaptation aux connaissances, valeurs, motivations... générales ceux que vise la conduite. (Charolles, 1986, p. 11)
Nul doute que la non-présence du destinataire rend le contrôle de la compréhension plus difficile. (Charolles, 1986, p. 20)

- 25 Le texte est ainsi un tout à élaborer, et les gestes de cette élaboration deviennent des objets de recherche linguistique et didactique (Masseron, 1990). Par exemple, J.-M. Adam (2018a, p. 2) souligne que la notion de paragraphe – qu'il définit comme une unité transphrastique se situant au palier intermédiaire entre phrase et texte – a été reconnue dans les domaines de l'enseignement de l'écriture et de la psychologie cognitive davantage que dans le domaine linguistique.
- 26 Les manières d'appréhender la textualité en production ont évolué au fil des développements de la linguistique des textes et de ses ouvertures interdisciplinaires. La problématique de l'élaboration du texte évolue petit à petit vers des questionnements concernant les *problèmes d'écriture* scolaire, *visibles* et *invisibles*, traitées par exemple par C. Masseron (1990). À ce niveau, le texte se représente souvent sous des aspects de « stéréotypie scolaire : note, "bien/pas bien", fautes corrigées en rouge et le "il faut corriger pour quand ?" » (Masseron, 1990, p. 5). La vraisemblance narrative par rapport au genre représenté, la gestion de l'information, la réécriture comme jugement de l'inadéquation du matériau à retravailler sont présentées comme des points-clés de l'écriture scolaire.
- 27 Cette démarche pratique est caractérisée par une *non-définition* du texte. Il est facile aujourd'hui, grâce à la numérisation et aux différents outils de statistique lexicale qui existent, de suivre à la trace tel ou tel terme et d'observer son usage, y compris dans des articles scientifiques. Un rapide survol – qui n'est toutefois pas exhaustif – montre que l'objet *texte* est presque exclusivement un but à atteindre et moins un concept à définir, ce qui est par ailleurs tout à fait cohérent avec l'objectif pratique de la démarche. Cet état de fait accentue l'impression d'une linguistique textuelle sans texte, dès lors qu'elle se focalise sur des opérations infra-textuelles et leurs marqueurs. « *texte* » est souvent associé à des termes comme *type*, *genre*, *cohérence*, *fiction*, *narration*, *argumentation*, *modèle*, etc., qui fonctionnent comme des cadres normatifs susceptibles de réactiver le périmètre textuel. Pour ne citer qu'un exemple, dans leur réflexion concernant l'exploitation de banques de textes pour améliorer l'écriture, M.-L. Elalouf et J. Keraven (2002) discutent des effets de la description sur le texte, en tant qu'elle contribue à la structuration et à la progression de celui-ci, ainsi qu'à la confirmation des codes du genre discursif. Ainsi les auteures font-ils ressortir en creux des critères de textualité qui vont répondre à plusieurs points de vue définissant le texte, de l'intérieur (structuration, progression) et de l'extérieur (appartenance à un genre discursif).

La mise en texte : du fini et du non fini

- 28 À la fin d'un parcours des œuvres de J.-M. Adam, G. Achard-Bayle (2014, p. 33-34) met en exergue deux « idées fondamentales et fondatrices » de la linguistique textuelle standard : « Le texte comme suite et le texte comme tout ». Ces deux conceptions du texte suffisent à donner un aperçu des efforts de conciliation méthodologique que toute approche du texte doit fournir. Reste à savoir, une suite de *quoi*, et un tout *comment*. Mais plus particulièrement, la manière dont la suite et le tout se rencontrent n'a pas trouvé à ce jour de définition satisfaisante¹⁰, qui dépasse la compositionnalité tout en jugulant les dynamiques de construction de sens. Pour utiliser une métaphore, on a l'impression que les linguistes du texte entrent par deux portes différentes dans la même maison sans jamais se rencontrer au fil du labyrinthe, et chacun peine à trouver l'autre porte. Les principes de la méthode réductionniste semblent, de ce fait, rencontrer quelques difficultés dès lors qu'il s'agit de traiter de la complexité du texte, voire de la définir en tant que telle : ce n'est pas vraiment le texte qui est étudié, mais des aspects statiques et parfois réduits de ce qu'il est. Les approches du texte comme variante génétique et de la textualisation comme processus sont susceptibles d'apporter de nouveaux éclairages sur la problématique.
- 29 Dans une optique non plus normative, mais herméneutique, la génétique textuelle commence à s'intéresser à la manière dont de grands auteurs ont cheminé pour produire des œuvres/textes (Hay, 1979 ; Lebrave, 1992 ; Grésillon, 2016 [1994] ; et aussi Adam, 2009). Les brouillons d'écrivains sont étudiés afin d'observer les traces, linguistiques ou plus largement graphiques, dans le but de reconstituer la temporalité de l'écriture. Des opérations fondamentales sont identifiées et étudiées en comparant des états successifs d'un texte en devenir : l'ajout, la suppression, le remplacement, le déplacement.
- 30 Dans cette optique, Grésillon (1988) soulève la question des possibles applications didactiques de la génétique textuelle, afin d'accompagner l'apprentissage de la rédaction :
- Mais s'est-on jamais interrogé sur les vertus pédagogiques du manuscrit ? A-t-on osé montrer aux petits « auteurs » de la petite école, à ces scripteurs malhabiles qui ont peur de la page raturée, leur a-t-on montré un seul brouillon d'un seul grand auteur ? Leur a-t-on dit que l'art de la rédaction est aussi un art de la réécriture ? Savent-ils que cet « art » consiste simplement à maîtriser quatre opérations : remplacer, ajouter, supprimer et déplacer ? Et les plus avancés parmi eux savent-ils que le changement d'un mot peut et doit quelquefois « détraquer plusieurs pages » ?
- Quant aux grandes classes des lycées et aux étudiants, pourquoi ne leur proposerait-on pas, par exemple, à la place d'un cours sur le roman naturaliste, quelques regards sur « la fabrique » des romans de Zola ? (Grésillon, 1988, p. 118)
- 31 C'est un tout autre regard sur le texte qui est proposé, schématisant l'art de la rédaction par la maîtrise des quatre opérations de réécriture, qui sont présentées comme des outils de mise en texte. Les marqueurs d'opérations textuelles de cohérence et de cohésion sont éclipsés à leur tour par les opérations de réécriture de séquences langagières dont on soupçonne le caractère hétérogène. Ainsi s'impose une autre

méthode de segmentation du texte, redéfinissant les frontières et le statut des unités linguistiques à étudier.

- 32 L'étude des manuscrits conduit très rapidement à la prise en compte de la variance/variante productrice de sens (voir aussi Adam, 2018b). J.-M. Adam (2009, p. 45) insiste sur les mouvements de sens qui nous empêchent de considérer les variations comme de simples variantes stylistiques du *même*.
- 33 L'inscription dans le champ d'une « génétique linguistique et textuelle » conduit J.-M. Adam (2009) à privilégier le concept de *textualité*, plus riche, à celui de *texte* :
À ce stade de la réflexion épistémologique, le concept de texte dont nous avons besoin ne peut être limité aux conditions de cohésion et de cohérence internes. Pour le dire plus précisément, la *textualité* est plus complexe que le *texte*, au sens étroit du terme. La textualité peut être définie comme la conjonction de deux types de facteurs : des facteurs *centripètes* qui assurent l'unité tant matérielle que sémantico-pragmatique du texte et des facteurs *centrifuges* qui l'ouvrent dynamiquement sur ses seuils péritextuel, métatextuel, co-textuel, intertextuel et (inter)discursif. (Adam, 2009, p. 28)
- 34 J.-M. Adam (*et al.*, 2006) définit la textualisation par des opérations de segmentation (discontinuité de la chaîne verbale qui va de la segmentation des mots à celle des paragraphes et parties d'un texte) et opérations de liage (fabrique du continu). Ces opérations se situent encore, implicitement, du côté de la compréhension. Mais que se passe-t-il en production ?
- 35 L'étude du processus de rédaction enregistré en temps réel à l'aide des logiciels de suivi des frappes (Doquet-Lacoste 2003, Leblay 2007, Cislariu & Olive 2018) permet depuis peu d'observer la dynamique de production. Une des conséquences est la possibilité d'interroger la nature des séquences participant de la textualisation, la segmentation du matériau linguistique dans la temporalité de l'écriture n'étant pas nécessairement calquée sur les marqueurs de cohérence textuelle ou les opérations de liage. Ainsi, en observant l'emplacement des pauses longues (de 2 secondes minimum), Cislariu et Olive (2018) constatent qu'elles se situent régulièrement à la frontière entre des séquences pouvant être assimilées au Thème et des séquences pouvant être assimilées au Rhème :
C'est un garçon [pause] en bonne santé physique.
- 36 Une telle démarche de segmentation trouve bien un cadre explicatif dans le champ de la linguistique textuelle fonctionnaliste. Elle montre aussi l'enchevêtrement des niveaux d'analyse de la textualité.

Conclusions

- 37 Le principe de la fable de l'éléphant et des six aveugles invite, au-delà du relativisme (scientifique) que l'on a vu s'appliquer sans entraves à l'objet *texte*, à une démarche de synthèse, cumulative, cherchant à baliser les contours de cet objet complexe. Mais la multiplication des grains d'analyse du texte et l'ouverture de nouvelles pistes de recherche rend également l'entreprise particulièrement difficile. Les regards herméneutique et praxéologique sur la textualité révèlent des objets qui ne se superposent que partiellement.
- 38 Reste aussi la problématique de l'articulation entre texte oral et texte écrit. Dans la lignée de P. Ricœur, le texte est souvent synonyme d'écrit. L'on peut se demander si le succès du stéréotype vient de l'apparente facilité que l'écrit met au service de la

représentation unitaire du texte, grâce à son offre à la fois spatio-graphique et mémorielle stabilisée. L'unité de sens serait ainsi tout bonnement réduite à l'unité visuellement balisable. Mais le succès du stéréotype pourrait venir aussi de la plus grande difficulté à « faire tenir » un contenu cohérent dans un texte écrit, révélateur, du fait de son unité appréhendable holistiquement, des failles compositionnelles auxquelles s'attaquent les didacticiens.

- 39 La démarche didactique, omniprésente dans la revue *Pratiques*, soulève des questions en lien avec l'opérationnalisation de la production des textes. Ces questions se situent parfois sur des plans marginalisés dans les recherches linguistiques, comme le souligne par exemple J.M. Adam (2018a) au sujet du paragraphe. Le besoin d'opérationnalisation peut aussi dépouiller le questionnement de la dimension textuelle en tant que telle, tant les problèmes d'orthographe et de syntaxe, voire d'enchaînement anaphorique, peuvent se révéler difficiles à surmonter dans la production écrite des élèves. Mais il permet aussi la rencontre et la fécondation de points de vue différents. De ce point de vue, le n° 57 de *Pratiques* semble être un des numéros charnière : portant sur l'organisation des textes, il aborde la textualité à des paliers divers, et ouvre vers l'étude des manuscrits, vers la variabilité et la dynamique.
- 40 Plusieurs questions restent d'actualité et invitent à modifier le regard porté sur le texte : D'où vient le texte ? Où va-t-il ? De quoi le texte est-il fait ? D'où vient le sens du texte, comment se construit-il ? En se saisissant des dynamiques de la textualisation, les démarches génétique et processuelle déplacent les frontières de la textualité en réinterrogeant les traits linguistiques du texte et les stratégies de construction du sens.

BIBLIOGRAPHIE

- ACHARD-BAYLE, G. (2014). « Texte et discours se comprennent-ils ? ». In : Monte, M., & Philippe, G. (dirs), *Genres et Textes. Déterminations, évolutions, confrontations*. Lyon : Presses universitaires de Lyon, p. 23-38.
- ACHARD-BAYLE, G., & PEŠEK, O. (à paraître, 2020). « Linguistique et texte. Contribution franco-tchèque à l'histoire et au rayonnement de l'École de Prague ». *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 8, p. 219-239.
- ADAM, J.-M. (1995) [1990]. *Éléments de linguistique textuelle : théorie et pratique de l'analyse textuelle*. Bruxelles : Mardaga.
- ADAM, J.-M. (2009). « Récritures et variation : pour une génétique linguistique et textuelle ». *Modèles linguistiques* 59, p. 23-50. En ligne : <https://journals.openedition.org/ml/332>.
- ADAM, J.-M. (2011) [1999]. *La Linguistique textuelle. Introduction à l'analyse textuelle des discours*. Paris : A. Colin.
- ADAM, J.-M. (dir.) (2015). *Faire texte. Frontières textuelles et opérations de textualisation*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- ADAM, J.-M. (2018a). *Le Paragraphe : entre phrases et texte*. Paris : A. Colin.

- ADAM, J.-M. (2018b). *Souvent textes varient. génétique*. Paris : Classiques Garnier.
- ADAM, J.-M. (2019). « La notion de texte ». In : *Encyclopédie grammaticale du français*. Mise en ligne en oct. 2019. En ligne : http://encyclogram.fr/notx/026/026_Notice.php.
- ADAM, J.-M. et al. (2006). « Textes/Discours et Co(n)textes. Entretiens avec Jean-Michel Adam, Bernard Combettes, Dominique Maingueneau, Sophie Moirand ». *Pratiques* 129-130, p. 20-49. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2006_num_129_1_2094.
- BRANCA-ROSOFF, S. (2016). « La dimension discursive. L'art d'écrire de Condillac ». In : Bertrand, A. (dir.), *Condillac, philosophe du langage ?* Lyon : ENS Éditions. En ligne : <https://books.openedition.org/enseditions/7131>.
- CHAROLLES, M. (1986). « L'analyse des processus rédactionnels : aspects linguistiques, psychologiques et didactiques ». *Pratiques* 49, p. 3-21. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1986_num_49_1_2447.
- CHAROLLES, M. (1988a). « Les plans d'organisation textuelle : périodes, chaînes, portées et séquences ». *Pratiques* 57, p. 3-13. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1988_num_57_1_1468.
- CHAROLLES, M. (dir.) (1988b). « L'organisation des textes ». *Pratiques* 57. En ligne : https://www.persee.fr/issue/prati_0338-2389_1988_num_57_1.
- CHAROLLES, M. (1995). « Cohésion, cohérence et pertinence du discours ». *Travaux de Linguistique* 29, p. 125-151. En ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00334043/document>.
- CHAROLLES, M. (2002). *La Référence et les expressions référentielles en français*. Paris : Ophrys.
- CISLARU, G., & OLIVE, T. (2018). *Le Processus de textualisation*. Paris : De Boeck.
- COMBETTES, B., & FRESSON, J. (1975). « Quelques éléments pour une linguistique textuelle ». *Pratiques* 6, p. 25-55. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1975_num_6_1_915.
- DE ANGELIS, R. (2018). « La notion de texte entre linguistique et sémiotique ». In : Ablali, D. et al. (éds), *Texte et discours en confrontation dans l'espace européen*. Berne : P. Lang, p. 133-148.
- DELCAMBRE, I., & LAHANIER-REUTER, D. (dir.) (2012). « Littéracies universitaires : nouvelles perspectives ». *Pratiques* 153-154. En ligne : <https://journals.openedition.org/pratiques/1902>.
- DOQUET-LACOSTE, C. (2003). *Étude génétique de l'écriture d'élèves de Cours Moyen 2, année 1995-96*. Thèse de doctorat en sciences du langage : Université Paris 3.
- ELALOUF, M.-L., & KERAVERN, J. (2002). « Une banque de données de textes d'élèves à l'épreuve ». *Pratiques* 115-116, p. 107-124. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2002_num_115_1_1975.
- GREIMAS, A.J. (1976). « Sémiotique narrative et textuelle ». *Pratiques* 11-12, p. 5-12. En ligne : https://www.persee.fr/issue/prati_0338-2389_1976_num_11_1.
- GRÉSILLON, A. (1988). « Les manuscrits littéraires : le texte dans tous ses états ». *Pratiques* 57, p. 107-122. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1988_num_57_1_1477.
- GRÉSILLON, A. (2016) [1994]. *Éléments de critique génétique. Lire les manuscrits modernes*. Paris : CNRS Éd.
- GUILHAUMOU, J., & LÛSEBRINK, H.-J. (1981). « La "pragmatique textuelle" et les langages de la Révolution française ». *Mots. Les langages du politique* 2, p. 191-203. En ligne : https://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1981_num_2_1_1028.

- HALLIDAY, M. A. K. (2002) [1977]. « Text as a Semantic Choice in Social Contexts ». In : Webster, J. J. (éd.), *Linguistic Studies of Text and Discourse*, vol. 2, Londres : Éd. Continuum, p. 23-81.
- HALLIDAY, M. A. K., & HASAN, R. (1976). *Cohesion in English*. Londres/New York/Paris : Longman.
- HAY, L. (1979). *Essais de critique génétique*. Paris : Flammarion.
- HAY, L. (1985). « “Le texte n’existe pas”. Réflexions sur la critique génétique ». *Poétique* 62, p. 147-158.
- LEBLAY, C. (2007). « L’avant-texte comme texte sur le vif. Analyse génétique d’opérations d’écriture en temps réel ». *Langue française* 155, p. 101-113. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-langue-francaise-2007-3-page-101.htm>.
- LEBRAVE, J.-L. (1992). « La critique génétique : une discipline nouvelle ou un avatar moderne de la philologie ? ». *Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention)* 1, p. 33-72. En ligne : https://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_1992_num_1_1_870?
- MASSERON, C. (1990). « L’élaboration d’un texte long : l’exemple du genre fantastique en 4^e ». *Pratiques* 66, p. 3-56. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1990_num_66_1_1610.
- PÊCHEUX, M. (1975). *Les Vérités de la Palice : linguistique, sémantique, philosophie*. Paris : F. Maspero.
- PEŠEK, O. (2010). « La linguistique textuelle tchèque au seuil du XXI^e siècle : la genèse d’une discipline et la tradition pragoise ». *Verbum* XXXII (2), p. 263-282.
- PLANE, S., PETITJEAN, A., & HALTÉ, J.-F. (2002). « Avant-Propos : Pratiques et l’écriture ». *Pratiques* 115-116, p. 3-6. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_2002_num_115_1_1961.
- PRIVAT, J.-M., & KARA, M. (dir.) (2006). « La littératie. Autour de Jack Goody ». *Pratiques* 131-132. En ligne : https://www.persee.fr/issue/prati_0338-2389_2006_num_131_1.
- REICHLER-BÉGUELIN, M.-J. (1988). « Anaphore, cataphore et mémoire discursive ». *Pratiques* 57, p. 15-43. En ligne : https://www.persee.fr/doc/prati_0338-2389_1988_num_57_1_1470?
- RICŒUR, P. (1998) [1986]. *Du texte à l’action*. Paris : Éditions du Seuil.
- VAN DIJK, T. (1984). « Texte ». In : Beaumarchais, J.-P. (de), Couty, D., & Rey, A. (dirs), *Dictionnaire des littératures de langue française*. Paris : Bordas, p. 2281-2289.

NOTES

1. Voir sur <http://www.unice.fr/zetetique/>.
2. On trouvera le détail de la fable à cette adresse : <http://am-designthinking-blog.com/fable-indienne-sur-lintelligence-collective-les-aveugles-et-lelephant>.
3. S’opposant au discours comme objet empirique. Au sujet de cette opposition, voir aussi de Angelis (2018).
4. « Effet de » peut d’ailleurs s’appliquer avec succès à la phrase ; c’est le cas de la phrase averbale, par exemple.
5. J.-M. Adam revient d’ailleurs sur l’opposition entre théorique et empirique en cherchant plutôt à concilier les deux approches. La définition du périmètre de la textualité en est une illustration parlante dans la mesure où il devient possible de fixer empiriquement les frontières du texte : « La textualité est définissable comme la

relation d'un texte aux énoncés péritextuels qui en délimitent les frontières » (Adam, 2009, p. 29).

6. Même si, il convient le dire d'emblée, ce penchant pour l'évaluation en réception est contrecarré par l'intérêt constant que J.-M. Adam porte à la génétique textuelle et à la variation (2009). Voir aussi *infra*.

7. « Pour les pragois classiques en effet, la langue est un système des systèmes hiérarchisé. Ce système se compose de niveaux (plans) qui comportent chacun un ensemble d'unités et les règles de leurs combinaisons. La fonction de chaque unité se manifeste au niveau hiérarchiquement immédiatement supérieur. La hiérarchie des niveaux est déterminée par leur relation à la fonction principale de la langue – communication – le niveau qui y participe le plus directement est placé le plus haut dans la hiérarchie. Pour chaque niveau et ses unités, on distingue leur statut en langue et leur réalisation en parole. » (Pešek, 2010, p. 8).

8. M. Charolles (1986, p. 19) fait cependant valoir que les opérations de l'activité de production (planification, mise en texte, révision) ne sont pas l'apanage de l'écrit mais caractérisent la production verbale en général.

9. Sur les questions de cohérence *L'art d'écrire* de Condillac aborde déjà des questions qui vont dans le sens des préoccupations de la linguistique textuelle (voir Branca-Rosoff, 2016).

10. Cette problématisation ne saura minimiser l'important travail de théorisation mené par J.-M. Adam afin de *lier* les deux.

RÉSUMÉS

Cette analyse articule trois angles de vue sur le texte : celui des cadres théoriques et méthodologiques abritant traditionnellement l'étude du texte ; celui des travaux portant sur le texte et ayant été promus par la revue *Pratiques* au fil des années ; et celui de l'étude du processus de textualisation, qui occupe une place croissante dans les travaux de l'auteure. Des tissages s'organisent ainsi autour de trois axes de réflexion, abordant la définition du texte et des objectifs de la linguistique textuelle, le texte comme objet d'apprentissage et la textualisation comme processus de production. Il est d'abord rappelé les difficultés que soulève la définition du texte, appréhendé tantôt comme artefact ou objet abstrait, tantôt comme un « effet de texte », tantôt comme objet empirique à analyser, tantôt comme unité de sens. Le point de vue en production, bien que souvent assimilé aux approches psycholinguistiques, a toujours accompagné les recherches sur le texte, et plus particulièrement encore dans les différents travaux publiés par la revue *Pratiques*. L'article montre comment, en se saisissant des dynamiques de la textualisation, les démarches génétique et processuelle déplacent les frontières de la textualité en réinterrogeant les traits linguistiques du texte et les stratégies de construction du sens.

This analysis articulates three viewpoints on the text: that of the theoretical and methodological frameworks that have traditionally housed the study of the text, that of the work on the text that has been promoted by the journal *Pratiques* over the years, and that of the study of the

textualization process, which occupies an increasingly important place in the author's work. Weaves are thus organized around three axes of reflection, dealing with the definition of the text and the objectives of text linguistics, the text as a teach/learning object, and textualization as a production process. First of all, we are reminded of the difficulties involved in defining the text, sometimes seen as an artefact or abstract object, sometimes as a "text effect", sometimes as an empirical object to be analysed, and sometimes as a unit of meaning. The point of view in production, although often assimilated to psycholinguistic approaches, has always accompanied linguistic research on the text, particularly in the various works published by the journal *Pratiques*. The article shows how, by grasping the dynamics of textualization, genetic and processual approaches shift the boundaries of textuality by reinterrogating the linguistic features of the text and the strategies for constructing meaning.

INDEX

Mots-clés : texte (définition), processus de textualisation, construction du sens

Keywords : text (definition), textualization process, meaning construction

AUTEUR

GEORGETA CISLARU

Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Clesthia, F-75005 Paris, France